

Jeux et Divertissements des Indigènes d'Algérie

(Région de Bordj-bou-Arréridj)

Chez tous les peuples, à toutes les époques, les jeux et divertissements ont toujours été en grand honneur et répondent incontestablement à la nécessité que ressent l'humanité d'opposer aux tristesses de la vie, des distractions susceptibles de la consoler, de compenser les difficultés, les peines ordinaires de l'existence.

Il y a aussi, pour la partie jeune des populations, le besoin inné de se donner du mouvement, de faire acte de vigueur, d'exécuter des exercices de force, d'adresse, afin d'obtenir l'approbation et même l'admiration des assistants.

Les indigènes de l'Algérie ne pouvaient échapper à cette règle générale et malgré le verset 92 du cinquième chapitre du Koran (1) « O croyants ! le vin, les jeux de « hasard, les statues (idoles) et la chance du jeu des « flèches, sont une abomination inventé par Satan ; abste-
« nez-vous et vous serez heureux ! » Les dits indigènes pratiquent de nombreux jeux de hasard et s'amuse également à des distractions nécessitant de la vigueur, de l'agilité, de l'adresse.

Nous relatons dans cette étude, les jeux et divertissements en usage chez les indigènes de la région de Bordj-bou-Arréridj en priant les lecteurs de nous excuser si nous commettons quelques omissions.

(1) Le Koran, traduction de Kasimirski, chapitre 5, verset 92, p. 96, édition Charpentier-Fasquelle, Paris.

JEUX SPORTIFS

Dans cette catégorie, nous placerons les jeux nécessitant une certaine vigueur physique, un assouplissement de tous les muscles.

LE CHA شَاء

Le cha est un jeu de boxe et chausson usité à l'occasion de l'Aïd el Kebir, la grande fête ; il se pratique ainsi : un indigène assis à terre est protégé par un compagnon qui, lui plaçant les mains sur les épaules, le défend des attaques dont il est l'objet de la part des joueurs. Ces derniers font cercle autour des deux amis et cherchent à toucher l'homme assis. Son défenseur le protège en lançant des coups de pieds (sans chaussure) à droite ou à gauche. Lorsqu'un des assaillants est touché par un coup de pied, il prend la place de l'homme assis.

LA KOURA كورة

Le jeu de koura est une sorte de golf. Deux camps composés d'une dizaine de joueurs chacun, se disputent une boule en bois. Cette boule lancée par un joueur d'un des groupes, est poursuivie indistinctement par tous les joueurs, qui s'efforcent de la ramener à l'aide de leurs bâtons dans l'endroit réservé respectivement à chacun des camps. Le parti vainqueur est celui qui réussit à conserver la boule.

LA TIKOURINE تيكورين

La tikourine (tekrit dans certaines localités) est un jeu qui comporte également deux camps de joueurs et une boule en bois. Les deux groupes, placés en face l'un de l'autre, ont derrière eux un « hembel », pièce d'étoffe en laine épaisse, destinée à arrêter la balle lancée par le camp

opposé. La boule en bois étant échue à un des groupes, est envoyée avec beaucoup de vigueur, par un des joueurs, sur un des adversaires du camp adverse, qui, naturellement cherche à éviter le coup. Chaque joueur touché par le projectile est éliminé de la partie ; le groupe ayant le plus de joueurs non touchés, est le parti vainqueur.

Les Arabes sont ordinairement très adroits et lancent les pierres avec beaucoup de vigueur, aussi le jeu de Tikourine occasionne-t-il souvent de graves blessures : perte d'un œil, bras ou jambe cassé, et même quelquefois la mort. Il y a quelques années, un indigène du douar Mekarta, commune mixte des Maâdid, reçut, dans une partie de Tikourine, la boule sur la rate, et mourût sur le coup.

LE HAMBARIA حمبارية

Le Hambaria est un jeu identique au Cha, mais il n'y a qu'un seul homme, qui, appuyé sur les mains et les pieds, au centre d'un groupe, se défend à coups de pieds contre les tapes qui lui sont portées. Le joueur touché le remplace.

LE SLAMA BEN DRISS سلامة بن دريس

Ce jeu est absolument notre saute-mouton que pratiquent avec tant de plaisir tous nos écoliers.

LE DABAKH دباخ

Le Dabakh est le jeu que nos enfants appellent la balle à cheval. Un certain nombre de jeunes garçons montés sur le dos de leurs camarades, et placés en cercle, se lancent une balle, en chiffons ordinairement, qu'il s'agit de ne pas laisser tomber à terre. Si elle touche le sol, les cavaliers s'enfuient et un des porteurs s'efforce d'atteindre

un des fuyards avec la balle. Si ledit fuyard est touché, les porteurs deviennent cavaliers à leur tour,

LE HANDEBAB حنصباب

Le jeu de Handebab est absolument notre Colin-Mailard. Le mot arabe Debab signifie nuage, brouillard.

LE MECHOUAR مشوار

Lors des mariages et circoncisions, le jeu préféré des indigènes est le mechouar : course de cavaliers tirant des coups de feu devant le groupe des femmes invitées.

Deux cavaliers galopent soit botte à botte se tenant réciproquement par le cou et lâchant tous deux leur coup de fusil chargé à blanc, soit l'un poursuivant l'autre en le menaçant de son fusil. Le cavalier poursuivi se retourne et tout en fuyant, droit sur ses étriers, tire sur celui qui le poursuit.

Quelquefois aussi un cavalier fait placer sur un petit tas de terre de trente à quarante centimètres de hauteur, un foulard et tout en galopant, se baisse à droite de sa monture, se retenant par le pied gauche au pommeau de la selle, et réussit à saisir de la main droite le foulard.

Ces exercices violents, sont toujours salués par les you ! you ! joyeux des femmes arabes et nécessitent de la part de leurs auteurs une grande habitude du cheval ; il n'y a que les fersanes فرسان (bons cavaliers) qui peuvent se permettre de les exécuter.

Il arrive aussi fréquemment des accidents par suite de l'imprévoyance des cavaliers qui se servent de leurs armes, alors qu'elles sont chargées à plombs ou à balle, et déchargent lesdites armes dans la direction des femmes de l'assistance.

JEUX DE CALCUL

Nous comprenons dans cette catégorie les divers jeux obligeant les joueurs à exercer leurs facultés de calculateurs.

LE SELBIA *صلبية*

Le jeu de Selbia se joue à deux sur une figure carrée recoupée de quatre lignes à angle droit qui divisent le carré en huit triangles égaux. Chaque joueur a trois jetons qu'il s'agit de placer en ligne droite soit sur les côtés, soit dans l'intérieur du carré en utilisant le point central d'intersection des lignes, malgré la tactique de l'adversaire qui défend la place.

LE HAD *حد*

Pour le jeu de Had, on trace sur une planche une ligne de 55 à 60 centimètres, coupée à distances égales de trois à quatre centimètres par quatorze traits perpendiculaires à la ligne, formant ainsi une arête sur laquelle, de chaque côté sont placés quatorze jetons, par chacun des adversaires. Puis deux osselets sont lancés en l'air à tour de rôle par les joueurs. Selon les côtés où ils tombent, les osselets indiquent le nombre de points à démarquer de l'arête. Le joueur qui arrive à faire sortir le premier, les quatorze jetons est le vainqueur.

LE FELDJA *فلجة*

Le Feldja se joue également à deux. Il est nécessaire de tracer trois carrés s'emboîtant parallèlement les uns dans les autres et reliés entre eux par deux lignes partant des côtés du plus grand carré et aboutissant au petit carré du centre. Chaque joueur possède douze jetons qu'il s'agit

de placer par groupe de trois, en ligne droite. Dès qu'un des joueurs a réussi à placer ainsi trois jetons, son adversaire lui remet un de ses jetons. Celui qui enlève à l'autre le plus grand nombre de jetons est le vainqueur.

LE GUETTAL فتال

Le Guettal est un jeu analogue au jeu de dames. Chaque adversaire a douze jetons placés sur un des côtés d'un carré ayant trente-deux divisions faites de lignes horizontales et verticales se coupant. Chaque jeton est avancé vers le côté occupé par l'adversaire qui peut « manger » ledit jeton. Le joueur ayant conservé le plus de jetons sur le jeu gagne la partie.

LE KHIAM خيام

Le Khiam se joue à deux, avec des escargots ou des noyaux de dattes, placés dans huit trous préalablement creusés en terre, symétriquement, sur deux lignes. Au milieu de ces huit trous, un neuvième trou est creusé qui sert à emmagasiner le gain d'un des adversaires. Chaque joueur a $2\frac{1}{4}$ escargots ou noyaux de dattes placés par groupes de six dans chaque trou sauf dans le trou central. Puis les joueurs doivent à tour de rôle déplacer cinq escargots en les mettant un à un dans les divers trous, le dernier escargot placé, enlève les escargots se trouvant dans le trou. Le joueur qui a obtenu le plus d'escargots est le vainqueur.

JEU DE DAMES دام

Le jeu de Dames est apprécié par les indigènes. Le jeu de Dames (arabe) diffère du nôtre ; il se compose d'une petite table sur laquelle existent des petites planchettes carrées, plaquées en relief, formant ainsi damier. Les pions sont constitués par des pièces de bois en forme de petits cylindres et de petites colonnes avec pied.

Les indigènes qui jouent à ce jeu, sont ordinairement des personnages graves, réfléchis, mais cela ne les empêche pas, lorsqu'un pion est « mangé » de l'enlever prestement en le remplaçant d'un seul coup rapide et saccadé par le pion vainqueur.

JEU DE DOMINOS دومينو

Ce jeu est très populaire chez les Arabes des villes; fonctionnaires, journaliers, cireurs, ouvriers ou commerçants s'y livrent tous avec ardeur et il n'est pas rare de voir des parties de dominos organisées dès six ou sept heures du matin, devant les cafés arabes.

Mais c'est plus particulièrement après la prière de l'Acer, vers quatre ou cinq heures du soir, que les joueurs affluent dans les cafés précités.

Alors chaque catégorie de joueurs choisit une place sur une natte, entoure la petite maïda مايدة table ronde en bois, de soixante à soixante-cinq centimètres de diamètre et haute de vingt à vingt-cinq centimètres, et la partie commence.

Les joueurs, assis à la turque, prennent des airs de matamores lorsqu'ils ont conçu un joli coup, qui embarrassera leurs adversaires. Ils placent alors le domino joué, avec force, frappant et faisant résonner la table, en ayant l'air de dire aux assistants qui forment cercle : « Eh bien ! que pensez-vous de ce coup-là ? » ; le joueur provoqué, a la riposte facile, et par un geste identique, il accentue encore le coup de domino sur la table, puis la partie se termine par l'absorption de cafés odorants et bouillants. Il n'est pas rare de voir six ou huit tables de joueurs de dominos devant les cafés arabes et alors les coups de dominos se succèdent sur les tables d'une façon ininterrompue.

JEUX D'ADRESSE

Dans cette catégorie figurent les jeux pour lesquels certaine adresse manuelle est nécessaire.

LE QOURIDAT فوريدة

Le Qouridat est notre jeu d'osselets ; à défaut d'osselets, les indigènes les remplacent par des escargots.

LE KHEMIS خميس

Le Khemis est une variante du Qouridat ; il se joue avec dix escargots qu'on lance en l'air et qu'il s'agit de rattraper sur le dos de la main, au nombre d'au moins cinq. Les autres escargots tombés à terre sont successivement enlevés un par un, après qu'on les a fait toucher les uns contre les autres avec le doigt.

LE KHATEM خاتم

Le jeu de Khatem (anneau) nécessite deux groupes de joueurs. Un des groupes cache la bague dans la main d'un des joueurs, les adversaires du groupe opposé doivent deviner la main renfermant l'anneau. Le groupe qui réussit le premier à trouver cinquante fois ledit anneau est le vainqueur.

Le jeu de Khatem se pratique aussi à l'aide de tasses. L'anneau est alors placé sous une des tasses et doit être découvert par le joueur. Cette variante, que l'on peut assimiler au jeu de nos bonneteurs, donne souvent lieu à des vols et rixes.

LE SIG سيف

Le Sig se joue à deux, avec six lamelles de roseau, qui sont lancées en l'air. Il faut pour gagner, que trois de ces

lamelles retombent sur le côté intérieur et que les trois autres retombent sur le côté extérieur.

PILE OU FACE

Les jeunes indigènes cireurs, porteurs, commissionnaires apprécient beaucoup ce jeu ; dès qu'ils possèdent quelques sous, ils organisent une partie en pleine rue et aussitôt les sous voltigent.

Chaque fois que les bronzes arrivent à terre, ils s'écrient : Houa (c'est lui) ou bien : Hia (c'est elle), selon que la face ou la pile se présente. Ils dépensent ainsi leurs faibles recettes et souvent après la partie, une discussion se produit au cours de laquelle quelques taloches sont échangées. L'arrivée d'un agent de police met fin à la rixe et les « oulad blaça » s'enfuient comme une volée de moineaux.

JEU DE CARTES

Les indigènes des villes jouent à la « Ronda » avec des cartes espagnoles. Quelques-uns plus raffinés, ayant des amitiés parmi la population française, cultivent aussi le poker ou le baccara mais ils sont plus rares que les joueurs de Ronda.

Certains cafetiers du pays arabe n'ayant, pour distraire leurs clients, ni dominos, ni jeu de dames, mettent à leur disposition des cartes espagnoles.

La Rondaleur attire une clientèle spéciale de rouleurs, souteneurs, chenapans de la région. Ce jeu de Ronda est tellement apprécié par les Qemardja *قمارجة* joueurs, que certains vont jusqu'à engager, sans aucune périphrase, leur dernière chemise. Il arrive assez souvent de voir des joueurs de cartes, complètement nus, attendant la nuit, dans un coin du café, pour se rendre inaperçus chez eux !

DIVERTISSEMENTS

DANSE شَطْرَة

L'art chorégraphique n'est pas très développé chez les Arabes ; la danse indigène ne ressemble en rien aux danses européennes. Elle ne comporte ni polka, ni valse, ni quadrille, et encore moins de pas de quatre, de tango ou de fox-trott car jamais une femme arabe ne danse avec un homme.

Le bal tel que nous l'entendons, est inconnu chez les indigènes. Les femmes arabes ou kabyles dansent lorsqu'il y a une fête quelconque religieuse ou civile, une circoncision ou une noce. Elles dansent seules ou par petits groupes de trois ou quatre et ont le visage voilé ; les hommes sont exclus de ce divertissement, et n'y assistent qu'en qualité de spectateurs.

Lors des fêtes arabes, les femmes se placent toutes ensemble sous une tente spéciale et les hommes vont s'accroupir dans les tentes voisines. Puis timidement, quelques fillettes s'avancent et suivant la musique, se livrent à des contorsions du bassin avec des petits sauts, successivement sur chacun des pieds et des mouvements lascifs des mains tenant un foulard de soie. Ensuite, un groupe de femmes voilées, serrées les unes contre les autres et conduites par le chaouch de la fête, exécutent à leur tour une danse aux sons de la flûte, du bendir et quelquefois de la ghaïta. Après un moment de contorsions, elles rentrent sous la tente qui leur est affectée, saluées par les you ! you ! de leurs compagnes souvent soulignés d'un coup de feu tiré par un enthousiaste !

Les Arabes aiment beaucoup voir danser les femmes et quoi qu'affectant un mutisme outré, ne paraissant pas attacher d'importance à ce qui se passe devant eux, ils n'en

sont pas moins satisfaits et souvent l'un d'entre eux, pour manifester son contentement, se lève, et gravement, tire au-dessus de la tête de la danseuse qui lui plaît le plus, un coup de feu qui provoque aussitôt les indispensables cris de joie des femmes.

Malgré les faibles nuances de mouvements qui caractérisent toutes les danses indigènes, les Arabes leur ont donné les dénominations de Kesraoui *فصرأوى* (du Ksar Boghari), Abdaoui *عبدأوى* (des Oulad Abdi de l'Aurès), Naïli *نأيلي* (des Oulad Nail), Kebaili *كبأيلي* (des Kabyles), Saadaoui *سعدأوى* (de Bou-Saâda). Les indigènes donnent ces dénominations d'après le degré de vivacité de la danse et le plus ou moins de contorsions des hanches de la danseuse.

Indépendamment de la danse avec foulards, les femmes arabes dansent quelquefois en tenant un sabre à la main et prenant des attitudes plutôt grotesques qu'intéressantes. Les danseuses arabes de profession, qui rôdent dans tous les cafés maures, sont toujours recrutées parmi les prostituées; elles dansent à visage découvert et, afin d'augmenter leur recette, se contorsionnent devant les consommateurs de marque, leur effleurant le visage de leur foulard. Elles ne se retirent qu'autant que le consommateur leur aura collé sur le front une pièce blanche humectée de salive.

Les hommes arabes dansent rarement dans les fêtes; cependant, quelquefois, on voit un grand diable évoluer au milieu d'un groupe d'indigènes, s'efforçant d'imiter les femmes, prenant des poses prétentieuses mais dépourvues absolument de grâce.

DANSE KABYLE

Les iferkas *يفركاس* danseurs des Guendadjas, Beni Khelil, Beni Ourtirane, de la région de Bougie et de Smendou, sont renommés pour les contorsions auxquelles ils se soumettent.

Ce sont toujours des jeunes gens de douze à dix-huit ans qui se livrent à ce genre d'exercice. Vêtus de longs et amples pantalons, leur tombant sur les chevilles, comme ceux des mauresques d'Alger, d'un gilet et d'une gandoura aux larges manches, coiffés d'une vaste et rigide chechia au long gland de soie, ils donnent des séances de danse dans les cafés arabes, suivant le rythme du criard hautbois kabyle et du bruyant tambour que fait résonner une main vigoureuse. Les danseurs, afin d'obtenir quelques sous des assistants, se tortillent devant eux en leur caressant de temps en temps le visage avec leurs larges manches. La danse kabyle est appelée Zabel.

DANSE NÈGRE

Les nègres, lors de chaque grande fête musulmane, se réunissent à cinq ou six afin de danser dans les rues, devant les magasins des commerçants et les habitations des indigènes. Il est bien entendu que ces danses n'ont qu'un but, celui de ramasser le plus possible de sous et d'obtenir la plus grande quantité possible de provisions.

Un âne, conduit par un vieux nègre suit danseurs et musiciens pour porter le couscous, la farine, le pain, les provisions de bouche, qui seront récoltés.

La musique nègre se compose de tambours grossiers et d'énormes castagnettes en fer « qerakeb » فرافب elle est loin d'être harmonieuse et les oreilles françaises s'habituent difficilement au vacarme effroyable qu'elle produit.

Tous les danseurs nègres sont pourvus de castagnettes en fer dont ils jouent en dansant ; ils commencent leur danse d'abord lentement, levant lourdement chaque pied, puis le mouvement augmente et la danse devient de plus en plus précipitée ; le danseur exécute des petits bonds, suivis de voltes, accentuées par le bruit croissant de tambours et castagnettes. La danse continue jusqu'à ce que les nègres ruisselants de sueur, haletants, s'arrêtent épuisés.

BOUSAADIA, NÈGRE DANSEUR

Le Bousaadia بوسعدية est un autre genre de nègre danseur, il opère seul et circule non seulement dans les villages, mais encore dans les mechtas les moins importantes.

Son costume est bizarre; il est coiffé d'une chechia sur laquelle sont cousus de nombreux ornements : d'abord une tête de chacal, de renard ou de lynx, puis de petites glaces rondes, des coquillages, des dents de sanglier, le tout surmonté d'une vieille queue de cheval ou de mulet.

Ses vêtements se composent d'une gandoura, d'un pantalon arabe et d'une sorte de casaque aux couleurs voyantes, rouge ordinairement. Cette casaque qui lui couvre le torse est ornée de ci, de là, de boutons en cuivre, de vieilles plaques de ceinturon, de cordelettes de diverses espèces, de rubans fanés, de grelots, le tout d'une propreté relative.

Les reins sont serrés d'une ceinture en cuir, faite d'une vieille bretelle de fusil, qui entoure la taille par dessus la gandoura et fait ressembler cette dernière à une sorte de jupon.

Pour se donner un aspect plus effrayant ou plus comique, le nègre suspend à sa taille des peaux de ratons, chacals ou renards.

Comme instrument de musique, le Bousaadia porte sur la hanche un tambour primitif dont la caisse est en bois et la peau ornée de figures grossières tracées avec de la pâte de henné. C'est sur ce tambour que le nègre fait le bruit assourdissant qui attire autour de lui tous les galo-pins ; il le frappe d'une seule baguette recourbée, « che-nekal » (شنفال) tenue de la main droite et aussitôt après le coup donné, la main gauche, frôle légèrement la peau d'âne.

La danse effectuée par le Bousaadia est exactement la même que celle indiquée plus haut, mais il chante en

même temps qu'il danse. C'est un petit chant, toujours la même phrase, dite sur un ton plaintif et monotone.

Pour élargir le cercle de garçonnets qui suivent toujours le nègre artiste, ce dernier exécute une série de petits bonds comiques, tournant sur lui-même, contractant affreusement son visage, faisant une grimace horrible en ouvrant démesurement la bouche.

Lorsqu'il veut obtenir la récompense de ses pitreries, le nègre choisit dans l'assistance l'indigène le mieux vêtu, il danse, chante et bat du tambour devant lui, jusqu'à ce que l'auditeur ennuyé plutôt que charmé, lui accorde un sou ou deux, en rougissant de sentir fixés sur lui, tous les regards de l'assistance, qui l'obligent ainsi à s'exécuter.

Lorsque l'Arabe généreux cherche dans son porte-monnaie, le nègre augmente ses contorsions, se rapproche du donateur, se rapetissant, toujours dansant et ouvrant la bouche, nouvelle sébile, il reçoit la pièce qui lui est offerte. Il emmagasine ainsi facilement, sans être gêné plusieurs pièces de dix centimes, tel un singe se bourrant les joues de nourriture. Chaque nouveau don illumine le visage imberbe, luisant du Bousaadia et provoque chez lui des bonds exagérés auxquels s'ajoute un remerciement qui se manifeste par des inclinaisons de tête et un son mal articulé.

La figure simiesque, les contorsions du nègre, son costume étrange et sa musique infernale, ne lui attirent pas les sympathies de la race canine ; les braves toutous des villes françaises en le voyant, le poursuivent d'aboiements répétés, tout en ayant soin de se tenir à une respectueuse distance de cet être fantastique.

On comprend aussi très facilement que les petits enfants français et arabes redoutent le Bousaadia, son accoutrement, ses grimaces atroces. Le ton noir de sa peau, sa danse sauvage ne sont pas faits pour rassurer les bambins, habitués aux cajoleries de leurs parents.

Le Bousaadia est originaire du centre de l'Afrique

Haoussa, Bambara, Bornou, Congo ou Soudan. D'un caractère plutôt doux, il est heureux de vivre en Algérie à l'abri des coups de cravache des négriers qui ravagent son pays, et où la nourriture est bien supérieure au peu substantiel millet dont on est nourri dans le continent noir. En temps ordinaire, le Bousaadia exerce le métier de casseur de pierres sur les routes.

MUSIQUE. — CHANT

Les indigènes sont grands amateurs de musique arabe. Aussi lorsqu'un chanteur (ghenaï غنای), est signalé dans un café, la clientèle augmente et si les artistes sont des chanteuses, il y a alors cohue, l'établissement est bondé !

Le chanteur arabe a ordinairement comme co-exécutants des flûtistes et tambourinaires. Il chante d'abord seul, une courte phrase musicale, sur un ton monotone et nasillard, puis, lorsqu'il s'arrête, la phrase est reprise par le ou les flûtistes avec accompagnement de bendir (tambourin) ; le chanteur continue ensuite toujours la même phrase musicale, mais avec d'autres paroles et l'orchestre répète le chant, et ainsi de suite jusqu'à épuisement des couplets qui sont toujours très nombreux !

Certains orchestres arabes ne sont composés que de joueurs de hautbois غايطة et de tambours طبول. L'orchestre du village de Zemmora, de la commune mixte des Bibans, est très renommé et se rend à toutes les fêtes, mariages ou circoncisions des environs. Les cafés arabes de la région se disputent ledit orchestre et l'établissement qui le possède et le garde cinq ou six jours, est certain de faire de brillantes affaires.

Des troupes de chanteuses arabes se rendent parfois dans les localités algériennes. Elles sont accompagnées

dans leurs chants par des violonistes guitaristes, souvent israélites et jouent elles-mêmes en chantant de petits tambourins munis sur leur pourtour de minces plaquettes mobiles métalliques. Ces troupes exécutent leur répertoire musical dans les cafés arabes où elles séjournent quelquefois des mois entiers.

Les jeux et divertissements que nous venons d'énumérer sont pratiqués d'une façon très suivie par les populations musulmanes, arabes ou berbères, de la région de Bordj-bou-Arréridj ; ils peuvent se diviser en deux parties : les jeux usités d'une façon courante quasi journalière et ceux effectués à l'occasion des sept fêtes religieuses ou familiales : mariages, circoncisions.

DISTRACTIONS OCCASIONNELLES

Indépendamment des divertissements et jeux pratiqués par les indigènes du pays, certaines distractions occasionnelles leur sont offertes et ils ne manquent pas d'en profiter. Nous croyons bien faire en les indiquant dans notre étude.

LE MEDDAH مداح

Le Meddah est un trouvère religieux errant, qui récite des pièces de poésie, des contes sur les places publiques. Il ne craint ni la pluie, ni le soleil, ni la poussière des grands chemins et pérégrine dans le Sud, les Hauts-Plateaux, le Tell, n'ayant qu'un but : ramasser l'argent nécessaire à la réalisation de ce vœu cher à tout bon musulman : le voyage à La Mecque.

Le Meddah est le plus souvent accompagné d'un ou plusieurs compagnons qui constituent l'orchestre et vivent ainsi de leur talent de musiciens. Lorsque le Meddah arrive dans une localité quelconque, il s'installe sur une place, le jour du marché et réussit bien vite à réunir un

fort groupe de spectateurs en frappant lui et ses compagnons à tour de bras sur leurs benaders (بنادر) tambourins.

Les Arabes, grands amateurs de poésie, d'invocations religieuses, de contes, accourent immédiatement aux appels bruyants du Meddah et le cercle d'auditeurs se forme rapidement.

Le Meddah commence d'abord par invoquer tous les saints du Paradis de Mohammed et tout particulièrement Sid Abdelkader el Djilani, ce merabet si vénéré des derwicks, mendiants, saltimbanques, sorciers et loqueteux de toute sorte ; chacune de ses invocations sera suivie d'un coup de tambourin frappé par les musiciens puis, circulant à grands pas dans le cercle des spectateurs il racontera avec force gestes, un passage des Mille et une Nuits, ou l'histoire de Joseph vendu par ses frères, ou les facéties de Si Djeha, les exploits des vaillants Sidi-Okba et Sidi-Abdallah ou encore les aventures des belles Redah et Djazia ainsi que celles d'Haroun ar Rachid et de son ministre Djafar !

Chacun de ses récits, sera entrecoupé de poésies religieuses, de versets du Coran, d'invocation au prophète Mohammed et aussi d'invitation au public à rémunérer le conteur. A cet appel, les sous commenceront à pleuvoir et chaque chute de pièce de bronze sera saluée par le Meddah d'une quantité de bénédictions à l'adresse des généreux donateurs.

Le Meddah après avoir ramassé la recette et prononcé quelques mots de remerciements à l'assistance se retire avec ses musiciens. Ils se rendent dans un café arabe quelconque où ils passent la nuit et repartent le lendemain pour une autre localité.

Le Meddah et ses musiciens vivent ainsi au jour le jour, traînant leurs savates, leurs loques sur tous les chemins et recevant en pays arabe, l'hospitalité des indigènes, toujours heureux de l'accorder à ceux qui la sollicitent au nom de Dieu. *صيف الله* Dif Allah !

(Le charmeur des serpents)

السحر الكنشى
ES SEHAR EL AHNECH

Le métier de charmeur de serpents était bien connu dans l'antiquité puisque les auteurs grecs parlent des psyllés (ψυλλοί) peuples de la Lybie qui avaient des préservatifs contre la morsure des serpents. La tradition s'est perpétuée en Afrique et les charmeurs arabes continuent les mêmes exercices que leurs devanciers égyptiens.

Les musulmans qui exercent la profession de charmeurs de serpents, qu'ils soient marocains, algériens ou tunisiens appartiennent ordinairement à une des sectes religieuses : Aïssaoua ou Oulad Ahmed ou Moussa, branches de la grande confrérie des Kadria de Sid Abd el Kader el Djilani. C'est du reste la qualité de Khouan qui les fait passer aux yeux des musulmans comme invulnérables et pouvant impunément se faire mordre par la lefâ لبعثة vipère à cornes.

Les Arabes du Moghreb comme ceux du Cherg, ont une grande crainte de tous les serpents en général et ne font aucune distinction entre l'inoffensive couleuvre et la lefâ dont la morsure est mortelle ; aussi est-ce toujours avec une grande admiration qu'ils assistent à une séance de charmeur.

Le « Sehar » parcourt tout le nord de l'Afrique, de Tunis à Tanger, pédestrement ; accompagné comme le Meddah d'un ou plusieurs musiciens, il procède de la même façon pour recruter un public nombreux. A l'appel des benaders ou de la ghaïta, un cercle sera formé aussitôt et comme dans tous les pays du monde, les enfants arabes seront aux premiers rangs, accroupis et bien décidés à ne pas perdre un seul détail de la représentation.

Les exercices ne seront commencés par le charmeur qu'autant que les assistants auront accédé à son désir de recueillir une certaine somme. Il indique cette somme,

en circulant dans le cercle et débitant avec volubilité ses invocations à Allah qui doit lui accorder sa protection ; il ne manquera pas de faire ressortir à quels dangers il s'expose en maniant ses reptiles, le grand nombre d'Arabes morts de la morsure des serpents, et s'efforce de se faire passer aux yeux des auditeurs crédules pour un protégé de Dieu et du Prophète.

Lorsque la somme fixée par le sehar est atteinte, il sort de dessous son burnous, préalablement placé à terre, le fameux mezoud dans lequel se trouvent les reptiles et après une nouvelle série d'invocations à Allah, il plonge son bras nu dans la musette et en retire une couleuvre ou une vipère à cornes qu'il place sur le sol ; ce geste détermine parmi le public un frémissement d'admiration et de crainte, et plus d'un vieux musulman au nez crochu, à la barbe jaunie par l'abus immodéré du tabac à priser marmotte alors un appel à la bénédiction d'Allah en faveur du sehar.

Le reptile, ébloui par la lumière subite du jour, se pelotonne d'abord en rond, mais au bruit fait par le charmeur qui tourne autour de lui en frappant très fort sur son tambourin ou en soufflant éperduement dans son hautbois, il lève la tête, puis le tiers du corps, dirigeant son regard vers le musicien en sortant de temps en temps, et très rapidement sa petite langue. Le charmeur rétrécissant de plus en plus le cercle, s'arrête enfin devant le reptile et continue à jouer de son instrument en balançant le corps de droite à gauche ; le serpent hypnotisé, imite alors les mouvements du torse du charmeur, il fait osciller la tête et la partie antérieure du corps en suivant exactement le rythme de la musique.

Souvent, après ce premier exercice, pour bien démontrer son invulnérabilité, le charmeur place dans sa main la vipère ou le serpent, qui lui entoure immédiatement le bras, et les montre aux assistans qui reculent effrayés.

Quelques charmeurs vont même plus loin, ils n'hésitent pas à se faire mordre le visage par le reptile ! Nous avons

vu un charmeur originaire des Oulad si Moussa de la commune mixte d'Aumale se faire mordre la langue par une couleuvre jusqu'à ce que le sang coule !

Le venin de la vipère à cornes est renfermé dans une petite glande située derrière les crochets à droite et à gauche de la mâchoire ; il s'écoule au moment de la morsure, dans la petite dépression qui existe sur les dents et se déverse dans la plaie produite par la morsure ; c'est ce venin qui occasionne la mort (1).

Les charmeurs connaissent cette particularité et ont le soin avant de procéder à leur représentation d'exciter la vipère et lorsqu'elle est bien furieuse, ils lui présentent un flocon de laine dans lequel le céraste mord à belles dents, et qui absorbe le liquide secrété par les glandes. Cette opération répétée deux ou trois fois, débarrasse complètement les vésicules du venin qu'elles contiennent et la morsure de la vipère à cornes est alors inoffensive.

Néanmoins, malgré ces précautions, il se produit quelquefois des accidents ; c'est ainsi qu'à Bordj-bou-Arréridj un jeune garçon indigène employé d'un charmeur, mordu par une vipère à cornes, mourut à l'hôpital quelques heures après la morsure.

Le Sehar après avoir « fait travailler » ses divers numéros : couleuvres ou vipères à cornes, débite une dernière litanie à l'adresse des assistants, puis se retire satisfait de sa recette, entouré de l'admiration des indigènes petits et grands qui commentent très favorablement ses dangereux exercices.

(1) Dans certaines régions les vipères à cornes abondent et occasionnent souvent des accidents mortels. A Msila l'autorité administrative a décidé l'attribution d'une prime de cinquante centimes par vipère capturée ; le nommé Belabass, capteur renommé, fait une chasse très active aux cérastes dans le territoire compris entre Msila et Bou Saâda et apporte souvent à l'administration de la commune plusieurs douzaines de vipères.

LES OULAD AHMED OU MOUSSA (1) اولاد احمد وموسى

(Acrobates marocains)

Les Oulad Ahmed ou Moussa sont les descendants du Merabet Ahmed ou Moussa originaire de Tazeroualt d'après les uns, et de Marrakech selon les autres, thaumaturge célèbre, mort il y aurait plus de huit siècles. Ils exercent le métier de saltimbanques et donnent des représentations dans tout le Nord de l'Afrique ; les dites représentations sont très suivies, il est du reste juste de reconnaître, qu'au point de vue acrobatique les Oulad Ahmed ou Moussa sont d'une certaine force, et nombreux sont les sujets qui, parmi eux, pourraient figurer très honorablement dans le personnel de nos cirques.

Ces acrobates marocains voyagent ordinairement par groupes de 20 à 25 sujets, grands et petits, leurs troupes comportant toujours au minimum, une dizaine de jeunes élèves de dix-huit ans ; ils donnent leurs représentations en plein air sur les places publiques.

Ils sont vêtus de gandouras et de pantalons marocains, en étoffe bariolée de diverses couleurs, la taille serrée par une ceinture de cuir du Tafilalet ; ils sont tête nue, les cheveux coupés ras, sauf une petite tresse qu'ils laissent pousser sur l'occiput, le bas des jambes et les pieds, dégagés de tout vêtement ou chaussure.

Comme orchestre, ils possèdent deux ou trois musiciens qui jouent de la petite flûte aux sons perçants et de plusieurs tambourinaires ; tous s'assoient simplement sur un tapis à terre et le bruyant concert commence.

Après avoir arrêté d'un geste les musiciens le chef de la troupe âgé habituellement d'une trentaine d'années, débite une série d'invocations religieuses, de versets du

(1) Les berbères emploient le mot *ou* pour le mot arabe *ben* (fils).

Coran, approuvés par tous les assistants qui tiennent religieusement leurs mains ouvertes à la hauteur du visage et se les passent dévotement sur la figure en prononçant Amine ! Amine ! à la fin de chaque invocation, puis la séance acrobatique commence.

Les exécutants, l'un derrière l'autre, par rang de taille, défilent d'abord suivant le chef *المعلم* qui leur fait décrire un cercle de façon à faire reculer le public qui se presse et se bouscule pour mieux voir. Ensuite, le chef s'élançe, plaçant ses mains sur le sol et faisant une pirouette retombe sur ses pieds, cet exercice est répété plusieurs fois par toute la troupe y compris les plus jeunes élèves.

Puis les acrobates les plus qualifiés, exécutent en courant des sauts périlleux et quelques-uns, pour corser cet exercice, tiennent dans chaque main un poignard recourbé *خنجر* (khandjar) qu'ils appliquent contre leur poitrine au moment où ils retombent sur leurs pieds.

Le chef, qui est naturellement un numéro spécial, exécute le saut périlleux, sans élan, sur place, retombant sur deux sandales placées sur le sol. Cet exercice provoque toujours un sentiment d'admiration parmi les assistants !

La séance se termine par la classique pyramide humaine, exercice auquel prennent part une douzaine d'artistes qui grimpent sur la tête, les épaules, les bras, les cuisses du chef, lequel solidement établi, bien campé, supporte cette surcharge avec beaucoup d'aisance en faisant quelques pas.

Entre les divers numéros de la séance le chef de la troupe n'oublie pas de faire un appel à la générosité du public et les sous qui pleuvent sont soigneusement ramassés par les exécutants qui les remettent consciencieusement dans le bendir ad hoc, placé devant les musiciens. Ces appels se prolongent souvent longtemps et il manque toujours une somme de 50 centimes pour que la séance continue ; à chaque obole versée, le chef maugrebin cou-

vre de fleurs le généreux donateur et appelle la bénédiction d'Allah, sur lui et les siens.

Les Oulad Ahmed ou Moussa ne séjournent pas longtemps dans une localité. Après deux ou trois représentations, ils la quittent pour se rendre pédestrement dans la ville voisine où ils recommenceront leurs exercices, toujours sous la protection d'Allah, du prophète Mohammed et aussi de leurs grands patrons Sid Abd-el-Kader el Djilani bou Alam et Sid Ahmed ou Moussa.

ACHILLE ROBERT.

Administrateur principal de Commune
mixte honoraire.

